

« L'Humiliation »

Congrès Parole d'Enfants - Paris les 21 et 22 novembre 2022

voir présentation sur : <https://www.parole.be/congres/lhumiliation-congres-a-paris>

Ce colloque nous concernait bien évidemment. Tous les parents de l'association et bien d'autres ont tous vécu ces moments où - souvent devant leurs enfants - ils se sont trouvés, rabaissés, humiliés par des professionnels, mettant ainsi en danger la confiance que leurs enfants avaient besoin d'avoir en eux.

Nous y sommes donc allés et voici quelques notes prises alors.

Comme d'habitude, cela a suscité des réflexions qui nous concernent plus particulièrement, parents de l'association PETALES-Belgique. *Nous les avons mises en bleu pour éviter toute confusion avec les propos des intervenants.* C'est une sorte d'ouverture de dialogue écrit et nous en accepterons volontiers les réactions, pour poursuivre ce dialogue.

En ouverture, Catherine Denis, directrice de Parole d'Enfants nous rappelle que l'humiliation est une violence qui en appelle toujours une autre, souvent encore plus violente. Mais, nous dit-elle, il y a encore peu de réflexion à ce sujet.

La réponse à l'humiliation peut être de feindre, de faire semblant que ça ne nous atteint pas. L'humiliateur, c'est un dominant.

Il existe des mécanismes (*psychiques*) d'insensibilisation à l'humiliation. (*comme à la douleur physique*).

Il ne faut pas humilier les parents nous dit-elle. (*sinon, comment confiance de base et attachement secure pourraient se construire ou se consolider ?*) Et elle nous rappelle cette exclamation furieuse d'un adolescent : « Vous avez humilié mon père ! »

Vers une révolution éducative

Catherine Gueguen, pédiatre

(voir sa bibliographie sur <https://www.emergences.org/pages/catherine-gueguen>)

Dans toutes les cultures, nous dit-elle, l'humiliation est un moyen ordinaire d'éducation. Cette violence, dite éducative, concerne toutes les violences, physique, psychique ou verbale.

C'est ce que l'on a appelé : « la Violence Educative Ordinaire – (*VEO en français « rétréci »*).

En France, nous dit-elle, 79 % reconnaissent utiliser la VEO et surtout des violences psychologiques.

Selon l'UNICEF 4 enfants sur 5 sont soumis à une discipline violente, verbale ou physique.

Plus de 80 % subissent gifles, fessées ou autres punitions corporelles.

Or subir des humiliations coupe la relation, que ce soit l'humiliation directe ou celle infligée aux parents. La violence éducative est la racine de la violence dans la société qui apprend aussi que l'on peut frapper, humilier quand on est aimé. Ce qui voudrait dire que pour certains, cela ferait partie de l'amour.

Pour Rebecca Walker (professeur en sciences de l'éducation à l'université d'Oxford) l'enfant va vivre dans la peur et la soumission. Les tempêtes émotionnelles (pleurs) de l'enfant sont la première source de maltraitance et de la mort de l'enfant. On la retrouve dans tous les milieux.

Mais nous dit-elle, on la retrouverait particulièrement chez les parents fragiles – monoparentalité – précarité – chez ceux qui ont eux-mêmes subi des violences, et aussi chez les très (trop) jeunes parents.

L'humiliation a des effets négatifs sur le développement du cerveau. Quand le stress est trop important et régulier, il y a un excès de cortisol, qui amène une destruction de neurones et par là des troubles du comportement.

Le stress des premières années entraîne des troubles de l'humeur et une hypersensibilité au stress. Humilier un enfant diminue le cortex orbitofrontal, ce qui aura des répercussions sur l'adulte qu'il va

devenir. Les paroles blessantes, humiliantes, méprisantes altèrent la compréhension du langage. Les enfants exposés aux violences conjugales ont une diminution de leurs facultés (*Trop occupés par leur peur et les moyens de se protéger puisqu'ils ne peuvent pas attendre protection de leur figure d'attachement, elle-même en danger*).

Les violences exercées directement contre eux diminuent le cortex préfrontal, siège des connaissances.

Que faire alors ? Parler des émotions, soutenir la parentalité.

Une grande partie du cerveau est destiné aux émotions. L'empathie, le soutien, l'encouragement n'ont rien à voir avec le laxisme nous dit encore Catherine Guegen. La formation des professionnels de l'enfance est primordiale ainsi que le travail vers les parents sur de très longs mois, voire des années.

C. Guegen nous cite deux livres : « Développer les compétences émotionnelles en 8 séances » (Dunod 2022) et un autre qu'elle a préfacé : « Rituels pour développer les compétences émotionnelles » de Laure Reynaud (Ed. Retz ; Teacher's édition -2021)

Catherine Guegen nous parle aussi de l'auto-compassion, premier facteur à travailler pour se protéger du burn-out. Les besoins des parents ou de l'enfant sont les mêmes nous dit-elle, oui, mais pas au même moment.

Echanger ses émotions est primordial nous dit-elle, les exprimer sans culpabiliser. – « Tu m'énerves ! », l'enfant se sent coupable. (*Et pour échanger ses émotions, il faut les connaître, pouvoir les nommer. C'est parfois par un travail de construction ou de reconstruction, chez les enfants, et/ou chez leurs parents qu'il faut commencer*).

La résilience, nous dit-elle encore est possible si l'environnement est empathique, contenant, soutenant.

Empathique, contenant, soutenant ! *Nous savons, hélas que ce n'est pas suffisant et nous aurions voulu pouvoir en discuter avec elle. Cela viendra peut-être un jour.*

L'humiliation d'un parent :

appui sur la loyauté et source de légitimité destructive pour l'enfant.

Stéphanie Haxhe

« L'enfant parentifié et sa famille » (Eres 2013)

En résumé aussi, Stéphanie Haxhe nous parle du film « Spartacus et Cassandra » (Ioanis Nuget- Fr. 2014) Des enfants d'une famille nomade doivent prendre les responsabilités que leurs parents ne peuvent pas assumer et s'en révoltent. La légitimité des parents disparaît dans leur humiliation. Le conflit de loyauté des enfants est très violent. Entre le besoin d'apprendre, donc dans ce monde de scolarité et de sédentarité, et l'attachement à leurs parents dont le mode de vie est refusé et par là ne leur permet aucun avenir, les enfants sont déchirés. La colère des parents, qui refusent que leurs enfants se perdent dans le monde sédentaire imposé et perdent ainsi leur culture familiale est toujours perçue comme négative. Or, parfois nous dit Stéphanie Haxhe, la colère est positive. (*Bien sûr, il faut voir de quoi elle est l'expression, et s'il n'y a pas de meilleur moyen de formuler son désaccord.*)

Ici, nous dit-elle, les enfants sont pleins de maturité. (*Mais d'où leur vient cette maturité sinon de leur culture familiale dont ils ne sont pas encore sortis ?*)

Mais encore, ces enfants viennent au secours du père après l'avoir mis devant ses responsabilités paternelles. (*Ces enfants sont à la fois parentifiés, ce sont eux qui protègent leur protecteur naturel, leur père, et emprisonnés dans un conflit de loyauté ; ils voudraient bien sortir du milieu familial pour aller à l'école. Double conflit antagonique, trop lourd pour des enfants.*)

La loyauté, nous dit encore Stéphanie Haxhe est un lien de réciprocité. (*Le parent est fiable, l'enfant a confiance : on est à la base de la sécurité interne*). Et nous dit-elle encore : « Etre l'enfant d'un humilié,

c'est porter en soi des traces d'humiliation. » *(Avec toutes leurs conséquences ! A bons intervenants, entendeurs...).*

Quand l'enfant est témoin de l'humiliation du parent, c'est un support supplémentaire à une parentification et à une violence augmentée du parent humilié.

Une question : «nulle part il n'est question de dialogue d'adultes à adultes, parents et intervenants ! »

Stéphanie Haxhe nous a parlé des différentes formes de loyauté: la directe, l'indirecte et l'invisible. La loyauté invisible des intervenants/thérapeutes, par exemple, qui pour se protéger, protéger leur sécurité interne ne permettent pas à d'autres, de réussir mieux que leurs propres parents n'ont réussi avec eux. Pour sauvegarder leur loyauté à leurs parents, ils doivent rabaisser ceux qu'ils ont en face d'eux et qui sont venus leur demander de l'aide. (voir l'Ardoise pivotante <https://ardoisepivotante.be/>)

Le silence des humiliés : une bombe à retardement ?

Florence Calicis

Psychologue, formatrice à la thérapie systémique CEFORES, UCL

« On parle peu d'humiliation dans le champ psy » nous dit-elle. *Mais parler de « l'humiliation dans le champ psy » c'est s'adresser d'abord à un thérapeute qui le ressent souvent comme une atteinte à sa profession, ce qui engendrera de nouvelles humiliations pour le demandeur d'aide. C'est donc pratiquement impossible. De plus, cela décentre l'objet de la demande. Si on parle d'humiliation, on ne parle plus de la raison, souvent impérieuse, qui nous amène devant ce psy.*

Cela dit, Florence Calicis nous parle de cette bombe à retardement que provoque le silence des humiliés. La vengeance qui s'exercera, non sur l'humiliateur, il a trop de pouvoir, mais sur d'autres, des victimes innocentes, les petits frères et sœurs, par exemple. Les enfants harcelés peuvent se venger ainsi.

(Et les harceleurs (sous couvert de l'impunité des réseaux sociaux) de quoi se vengent-ils ?

En dehors de la vengeance, il y a une autre question à poser : « humilier, c'est aussi reconnaître dans la réaction de celui qu'on humilie ou qu'on blesse ce que nous ressentons quand cela nous arrive. « Il a mal, cela fait donc mal et c'était donc mal que j'avais quand on m'a dit cela ! Et à défaut d'une figure d'attachement capable de lui expliquer ce qu'il ressent, l'enfant -parfois devenu adulte – ira chercher les réponses de cette manière désastreuse. D'où l'importance du décodage des émotions, dès la naissance.)

Comment donc permettre l'expression de ces vécus douloureux ? demande Florence Calicis ? Comment les soigner et rompre la spirale de « légitimité destructrice » ?

L'humiliation porte des séquelles graves, surtout quand elles ont été le moyen d'éducation habituel, comme nous le disait plus tôt Catherine Guegen.

(L'exemple du parent, du père, incapable de dire NON, de peur d'être comme celui qui l'a maltraité toute son enfance. L'espace entre les limites éducatives nécessaires et la maltraitances est mal défini par celui qui a été humilié toute son enfance. Et ce n'est pas manque de courage. Mais c'est à travailler.)

Tous les humiliés ne deviennent pas des humiliants nous dit-elle aussi. *(Notamment s'ils se reconnaissent dans le miroir de la souffrance de l'autre devant l'humiliation donnée).* Mais, l'empreinte est plus forte quand ce sont les figures d'attachement qui sont humiliantes que quand c'est une personne extérieure. Florence Calicis nous parle du psychiatre américain Bessel van der Kolk et de son livre « Le corps n'oublie rien » (Albin Michel 2018 pour la traduction française).

La honte est dégradante nous dit-elle, tandis que la colère est une énergie, elle est tonique. Et idéaliser des parents maltraitants est une stratégie adaptative.

Quand il s'agit d'agressions sexuelles, les auteurs ont souvent une histoire transgénérationnelle d'agression, d'abus de pouvoir. Et souvent, ils minimisent les actions de leurs propres auteurs d'abus.

Lorna Smith Benjamin en parle bien (pour ceux qui connaissent l'anglais) . Elle rappelle que dans ce cas, celui qui a été traité, se traite lui-même et traite les autres. Que ce soit de manière constructive ou destructrice.

Après l'humiliation, le ressentiment couve et finit par se transformer en violence, parfois des années plus tard. L'humiliation est bien une bombe à retardement. Elle nous parle de la mère incestueuse dont le fils se vengera plus tard sur des garçons. Comment, demande-t-elle, éviter la spirale de légitimité destructrice et briser cette légitimité ?

En soutenant la personne et en la confrontant à ses actes. L'aider à comprendre comment elle en est arrivée là. Ne pas laisser se disculper, mais l'aider à assumer, l'aider à penser. *(Oh, créer un lien entre un acte et ses conséquences, conséquences qu'il faudra assumer, n'est-ce pas une des bases de l'éducation, de la compréhension de la continuité de la vie et des liens entre ses différents moments ?)* Il est moins difficile, nous dit-elle, de parler de sa honte à des pairs qu'au thérapeute.

Florence Calicis termine par cette lumineuse citation de Sartre dans « Saint-Genet, comédien et martyr » (Gallimard 1952) :

« L'important n'est pas ce qu'on a fait de nous,
mais ce que nous-mêmes faisons de ce qu'on a fait de nous ».

De l'arrogance à l'humilité en protection de l'enfant : chercher des alternatives à l'humiliation des parents.

Serge Escots

Docteur en anthropologie et thérapeute familial .
Dirige l'Institut d'anthropologie clinique à Toulouse

(voir aussi : « Où sont les parents ?

Possibilités et limites de l'alliance parents professionnels en protection de l'enfant »
<https://www.copes.fr/Presentation/Video/Colloques/15757>)

Serge Escots nous parle « du droit d'avoir le droit de décider pour un enfant »

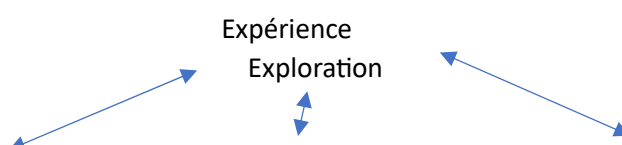
Cela nous ramène au propos de Stéphanie Haxhe présentant sa famille nomade. Qui s'arroge la légitimité de décision pour « le bien de l'enfant » ? La pression est évidente : si les parents ne se rendent pas à la décision, la décision judiciaire n'est pas loin. Cela conduit le parent à se protéger avec ses propres moyens de défense. Et dans ces situations, l'empathie devient difficile, dit-il. Et amène souvent l'humiliation comme interaction parent/professionnel. Humiliation venue du professionnel, s'entend. Si elle n'est pas d'accord avec la décision, on parlera de « refus de coopérer de la maman » *(Oh, combien nous connaissons ce genre de situation, où nous ne pouvons même pas expliquer pourquoi nous ne sommes pas d'accord, connaissant mieux notre enfant et ses besoins)*. Il y a donc un conflit asymétrique de légitimités : celui qui a le pouvoir, celui qui a besoin d'aide.

Quelles sont les formes asymétrique de la relation parent/professionnel et la notion d'intérêt de l'enfant nous demande-t-il ?

L'intérêt de l'enfant est toujours énoncé par un adulte. *(C'est normal, l'enfant doit être entendu et /mais, protégé)*.

Mais qui connaît cet enfant ? *(ou pas ?)* C'est toujours celui qui a le plus de pouvoir qui énonce cet intérêt.

« ... la prise en compte de ses besoins fondamentaux, physiques, intellectuels... sociaux, affectifs, préserver sa santé, sa sécurité sa moralité et son éducation dans le respect de ses droits....(...) »





Le processus nous dit-il serait d'arriver à une égalité parents/professionnels dans la protection de l'enfant. Sortir de la « condescendance de la légitimité à servir l'intérêt supérieur de l'enfant face à ceux qui lui sont « toxiques ». L'arrogance du « sauveur ».

Serge Escots nous renvoie à Marcel Mauss : « donner, recevoir, et la réflexivité !!! » (M. Mauss, « Essai sur le don » PUF 2012). Il nous parle également de la POURVOYANCE, la capacité de pourvoir aux besoins. L'ensemble des moyens matériels, humains, affectifs, éthiques, réflexifs et relationnels mis en œuvre afin de garantir le développement de l'enfant en s'assurant de ses besoins). (*L'enfant n'a plus à s'en occuper, il est en confiance, il peut s'occuper de ses explorations et découvertes propres à l'enfance*). Il est donc nécessaire de disposer d'une cartographie des besoins de l'enfants. Ces besoins de l'enfant doivent être pensés avec les professionnels. (*Et, pensés avec les parents. Il y a nécessité d'un savoir commun avec les dons, les réceptions et la réflexivité des uns et des autres. Ce qui veut dire que les professionnels ont une certaine considération des parents, même fragiles*).

Il est donc nécessaires d'évaluer cette pourvoyance. Et Serge Escots nous parle de « simplicité » selon le livre d'Alain Berthoz (Odile Jacob 2009) c'est-à-dire de l'ensemble des solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer l'acte et en projeter les conséquences.

Il y a, nous dit-il encore une réelle difficulté à considérer les parents dans la protection de l'enfance. (*On repense à Guy Ausloos et « La compétence des familles » (ERES, 1^{ère} édition 1995) où il parle - entre autres - de « les informer sur ce qu'ils savent sans savoir qu'ils le savent » . Mais qui le lit parmi les thérapeutes et qui a le courage d'en tenir compte dans son travail ?)*

Serge Escots nous fait par ailleurs remarquer qu'il y a une distinction entre capacité et compétence.

Il n'y a de compétence qu'en relation nous dit-il.

Et nous sommes bien d'accord là-dessus. Il est donc plus qu'urgent que parents et professionnels entrent en véritable relation et établissent un savoir collectif. A transmettre.

Etre migrants ou enfants de migrants : de l'humiliation à la fierté

Marie-Rose Moro

Psychiatre de bébés, d'enfants et d'adolescents,
Chef de file de la psychiatrie transculturelle en France et en Europe

« Agis dans ton lieu, pense avec le monde ».

C'est Edouard Glissant qui nous le disait. C'est la question posée pour les enfants de migrants qui vivent les représentations négatives, les préjugés, stéréotypes avec des processus différents chez les enfants et adolescents.

Il y a donc une relation entre l'intime et le politique.

Marie-Rose Moro nous parle de la position transculturelle :

- les différentes représentations sociales et culturelles
- la bienveillance et la reconnaissance de l'altérité
- La reconnaissance de ces différences nous aide à constituer du commun nous dit-elle. Et cela sans hiérarchiser.

La bienveillance devant les différentes manières de dire les choses. Il y a des différences de vision, de comportement et d'entendement. Ex. : le passage de l'enfance à l'âge adulte, l'adolescence, n'est pas

un fait de partout. Autre exemple : l'humiliation par la position imposée pour accoucher et qui n'est pas nécessairement dans la culture de la nouvelle maman. *(Ni souhaitée par la nature d'ailleurs)* . Sans imposer une hiérarchie.

Les enfants ne sont pas racistes, nous dit-elle, mais ils perçoivent les différences et cherchent du sens à ces différences. *(Donner du sens aux différences est donc indispensable et ce sens ne saurait être hiérarchique)*.

Si les enfants perçoivent une hiérarchie implicite, nous dit-elle, ils l'intègrent. Elle donne l'exemple de la petite fille qui ne parle plus le turc dès qu'elle sort de chez elle, mais ne parle pas non plus le français qu'elle connaît et devient mutique à l'extérieur. *(Petit rappel : combien - parmi les plus âgés d'entre nous - ont connu cela avec le wallon et le français ?)*.

Ici, le langage en mots est privilégié, mais ailleurs cela peut être le langage corporel. Et des parents n'osent plus porter leur petit sur le dos pour ne pas s'exposer aux regards des autres. Et en être humilié. Il est donc important de s'ouvrir à la multiplicité des modèles familiaux et manières d'être parents. Il y a une terrible transmission du « Il faut savoir se taire et ne pas raconter comment on vit à la maison ». Passer d'un monde à l'autre c'est traduire et considérer que les deux mondes, les deux langues se valent. Et il y a des « intraduisibles » qui appartiennent en propre à la langue, au monde, d'origine **et constituent un plus**.

Dehors : le monde français, belge, etc.. école, amis, médias, l'hôpital, le racisme. Le racisme agit au niveau identitaire et « désaffiliatif ».

Exemple : le métis, pas possible à ranger dans une case. *(Souvenons-nous que ce beau nom de métis est aussi celui du croisement chaîne de lin et trame de coton, un tissu magnifique, très solide et très beau.)*

Marie-Rose Moro nous parle alors de l'importance de la place que l'on donne à la langue maternelle. Et de l'identité narrative. Chacun a droit à une histoire, à une langue, à une famille. « Comment vais-je bien me raconter à **moi-même**, que la langue de mes parents est une belle langue, que l'histoire de mes parents est intéressante ».

(voir à ce propos « Plus d'une langue » p.11 - Qu'est-ce qu'une langue maternelle ? de Barbara Cassin (Bayard, les petites conférences 2023)

La petite fille noire adoptée par des Français. Ses parents adoptifs, des intellectuels, n'imaginent pas qu'elle puisse être cible de racisme. Et la petite n' imagine pas que ses parents puissent l'aider et croit qu'elle doit s'en occuper elle-même. *(Mais à quel prix !)*

Et voir aussi cette histoire en miroir dans « Aux Etats-Unis d'Afrique » d'Abdourahman A. Waberi (Zulma 2017).

De l'humiliation à la dignité : pour un avenir de solidarité mondiale

Evelin Lindner

Docteur en psychologie, en Allemagne

Fondatrice des « Human Dignity and Humiliation Studies »

voir aussi <https://www.humiliationstudies.org/whoweare/evelin.php>

Evelin Lindner différencie plusieurs sortes d'humiliation : l'humiliation d'honneur et l'humiliation de dignité.

(J'espère avoir bien compris. Son site vous en donnera quelques réponses).

L'humiliation d'honneur, nous dit-elle, demande à être lavée. Les assassinats d'honneur et certains féminicides en sont les concrétisations. Une femme qui épouse, ou qui aime, en dehors des règles familiales ou sociales imposées et qui s'expose ainsi à la mort. Tuer est alors la solution à l'humiliation familiale ou sociale. *L'Histoire est remplie de ces tragédies.*

Elle nous parle aussi de l'humiliation comme violence domestique. Catherine Guegen nous a parlé de l'humiliation, comme méthode éducative habituelle et destructrice dans le monde, Evelin Lindner nous parle, elle, de l'humiliation, comme violence domestique, relation de pouvoir dans l'univers privé, tout aussi habituelle.

Elle nous parle alors de William Ury, du Global Negotiation Project à l'université de Harvard et de son livre : « Comment dire non : savoir refuser sans offenser » (Seuil 2007). Tout un programme.

Elle nous rappelle aussi que, selon la Déclaration universelle des droits de l'homme (décembre 1948) « tous les humains naissent libres et égaux en dignité et en droits ». *Qui s'en souvient ?*

Evelin Lindner termine en nous disant que les sociétés occidentales en arrachant l'individuel du collectif ont jeté le bébé avec l'eau du bain. *(Bien sûr, le consommateur principal, l'acheteur, c'est l'individu).*

Mais, nous donne-t-elle en perspective :

La co-création d'un village mondial est à notre portée.

La parole humiliée

Olivier Abel

Professeur de philosophie éthique à l'institut protestant de Théologie de Montpellier
« De l'humiliation » (Les liens qui libèrent 2022)

Le propre de l'humiliation, nous dit-il, est de faire taire.

Il y a, nous dit-il deux besoins humains fondamentaux. Les humains étant des êtres parlants, ils doivent donner et recevoir la parole. Ils doivent donc apprendre à prendre la parole.

Ils correspondent à ces deux besoins vécus par chacun : se montrer, et se retirer. *(Et ces besoins s'expriment dès la naissance quand le bébé se montre, cherche la relation, la stimulation, et quand il se retire, cherche le repos, en sécurité. Deux besoins qui « ont besoin » d'être respectés).*

Olivier Abel nous en a dit bien plus, mais... l'audition en était trop difficile, je vous renvoie donc à son livre : « De l'humiliation » paru aux Liens qui libèrent en 2022.

Sortir les humiliations du placard

Jean-Claude Métraux

Psychiatre et thérapeute de l'enfant et l'adolescent à Lausanne
Engagé auprès des victimes de conflits et des migrants.

Hélas, pour lui non plus nous n'avons pu prendre de notes, de notre place, son propos était à peine audible. Mais, l'intérêt de sa réflexion renvoie chacun à son livre : « La migration comme métaphore » (Editions la Dispute 2011)

Un extrait de sa présentation sur parole.be en donnera le ton :

« ... Si les humiliations blessent les familles migrantes, elles touchent en réalité tout parent et tout enfant considéré autre, quelle que soit cette altérité, tout enfant et tout parent ne pouvant compter sur notre approbation de leur essence humaine. »

Voilà qui est dit !

Shame stories : l'humiliation sur internet chez les jeunes

Arnaud Zarbo

psychologue et thérapeute à l'asbl Nadja (Liège),
spécialisée dans les assuétudes

Avant d'entrer dans ce qui fait souffrance, nous dit-il, il faut entrer dans ce qui fait sens.

Les adolescents, nous dit-il, saisissent les potentialités des Réseaux Sociaux Numérique (*RSN en français « rétréci »*) pour répondre à leurs enjeux.

Territoire numérique : Le territoire numérique se situe entre exploration et appartenance. Deux enjeux super importants. Ils permettent, les RSN, aux jeunes de maintenir le lien avec des pairs et d'appartenir à un groupe qui les reconnaît, les accueille, les valide. Et de créer leur propre récit, leur propre histoire en dehors des territoires adultes.

Socialisation et conflits : Les relations et émotions partagées en ligne, nous dit Arnaud Zarbo, sont aussi vraies que celles en cours de récré. Les adolescents n'échappent pas au réel, l'intimité ne s'est pas dissoute dans le pixel et l'intensité relationnelle de l'adolescence génère de la conflictualité que ce soit en ligne ou hors ligne.

La vie numérique, nous dit-il, a cependant sa part de risque :

- celui de s'engager, de se faire rejeter, de s'exposer et de montrer sa (ses) différence.

La honte, nous dit encore Arnaud Zarbo, c'est un sentiment d'utilité publique. *(Je répète ses mots)*.

Elle est révélatrice d'une norme, d'un interdit qu'il ne s'agit pas de violer sous peine d'humiliation.

Et même, nous dit-il, si l'humiliation provient d'échanges sur internet, le travail avec la victime (et l'auteur) doit tenir compte de son contexte de vie et du quotidien contaminés par l'humiliation. Il faut donc travailler sur le contexte.

Arnaud Zarbo pose alors une « question de genre ». Comment demande-t-il, le mythe de « la fille sage » et du « garçon sans frein » sévit-il encore ?

Il est plus facile, nous dit-il, pour une femme de négocier sa visibilité en ligne qu'un homme. Les personnes LGBT sont aussi plus à risque. Etre différent (*encore faudrait-il spécifier ce que veut dire être différent, le sens en sera différent pour chacun*) est donc un facteur de risque quant aux violences en ligne. Il est difficile de définir la différence entre cyberviolence et cyberharcèlement. La définition varie, la prévalence fluctue fortement et il n'y a pas de consensus scientifique sur les facteurs de prédiction et de protection.

La dimension numérique du harcèlement se manifeste par le son, l'écrit, l'image, la permanence des contenus humiliants, le « pseudonymat » et le détournement de l'identité numérique.

Pourquoi les victimes en parlent si peu ?

Le silence est assourdissant. La honte, et la peur des représailles empêchent la parole. *(Comme nous le disait plus tôt Olivier Abel : « Le propre de l'humiliation est de faire taire »)*. La peur d'être reconnu plus faible par ses pairs, la peur que les adultes sur-réagissent, la peur d'être jugé par les parents et même d'être sanctionnés par eux. La peur de voir leur smartphone confisqué et peur de ne pas être cru. Il y a aussi la volonté de protéger ses parents en ne les mettant pas devant le défi de réagir.

De l'autre côté de l'écran, il y a les agresseurs, les héros (ou hérauts ?) de la honte.

Et cela nous pose question parce que d'eux, on en parle très peu sauf pour les punir quand il n'y a plus d'autres alternatives. Or, que quelqu'un, enfant, adolescent, adulte, ait besoin de détruire un autre pour se prouver et prouver aux autres qu'il existe est une question fondamentale de construction psychique, de sécurité interne. Et il y a autant de réponses à apporter aux coupables qu'aux victimes.

Les multiples figures de l'humiliation au travail

Daniel Faulx Directeur de l'Unité d'Apprentissage et de Formation continue des Adultes (UAFA) Université de Liège

Ce sera le dernier intervenant de ce colloque.

Nous vous renvoyons à son travail sur <http://www.uafa.ulg.ac.be/>



Voici donc un colloque qui nous interpellait particulièrement. Nous avons essayé de vous en donner l'essentiel de ce qui nous concernait le plus. Tant parents que professionnels. A nous d'en poursuivre la réflexion et les dialogues.